

NOTES DE LECTURE

L'Harmattan | « Cahiers du Genre »

2013/2 n° 55 | pages 227 à 251

ISSN 1298-6046

ISBN 9782343022109

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2013-2-page-227.htm>

Pour citer cet article :

« Notes de lecture », *Cahiers du Genre* 2013/2 (n° 55), p. 227-251.
DOI 10.3917/cdge.055.0227

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ait été quelque peu allégée des références initiales que contenait sa version espagnole.

Arnaud Alessandrin

Sociologue,
chercheur associé
au Centre Emile Durkheim,
Université de Bordeaux

Delphine Dulong, Christine Guionnet et Érik Neveu (eds) – *Boys don't cry ! Les coûts de la domination masculine*

(2012). Rennes, Presses universitaires de Rennes « Le sens social », 332 p.

La domination masculine procure, selon la belle expression d'Érik Neveu, « *un immense stock de privilèges et rentes de situations des masculinités* » (p. 117). Pour autant, avec ce livre, « *l'objectivation sociologique prend au sérieux la question des coûts* » (p. 11). Après une dense introduction de Christine Guionnet, onze contributions rassemblent vingt auteur·e·s : économistes, politistes, psychologues, sociologues, spécialistes d'information et de communication.

Le titre – paroles du refrain de la chanson du groupe The Cure (p. 34) – reprend un adage largement répandu (p. 170). L'optique est de dépasser à la fois les approches militantes, y compris masculinistes « *séduites par la rhétorique des coûts* » (p. 7), et les analyses trop homogénéisantes ou trop impressionnistes. Il s'agit en somme d'analyser les « *coûts subjectifs pour des individus ayant le sentiment de ne pas être suffisamment conformes à certaines*

normes de la masculinité... » (p. 19) ; ce, à partir des discours, des actions précises d'institutions, d'associations, de *lobbies*, des enquêtes disponibles relatives aux accidents, aux addictions, etc. Les différents chapitres précisent *in fine* les « *dividendes et [les] coûts de la masculinité* » (Neveu, p. 112).

Les enjeux et ambivalences des discours de la plainte forment une première partie. Anne Verjus scrute les points de vue masculinistes et les oppositions qu'ils rencontrent au regard des expériences plus anciennes des... féministes. En effet, les arguments se ressemblent : les pères rassemblés à SOS Papa depuis 1991, par exemple, sont confrontés à leurs potentielles incapacités et incompétences paternelles, comme ont pu l'être les suffragettes face au vote. Les revendications des pères dénoncent leur exclusion, selon eux « *féminaziste* » (p. 48) de l'éducation des enfants, exclusion qu'ils estiment relayée par les jugements des tribunaux. Pour autant, la faible obtention de la garde des enfants apparaît davantage comme « *le fruit de leur désengagement* » familial et domestique (p. 51).

Selon Francis Dupuis-Déri, le discours sur la « *crise de la masculinité* » est un paravent efficace à la domination masculine toujours agissante et perpétuée justement grâce à lui. Ce discours de crise est riche d'une longue histoire avec les Précieuses castratrices de la Renaissance ou les plaintes masculines sur d'autres

continents jusqu'à aujourd'hui. La légitimité du pouvoir masculin semble attaquée plus que son pouvoir réel. Les « *pères prétendument spoliés* » (p. 86) ont plutôt participé à leur propre déresponsabilisation des tâches domestiques et familiales, considérées comme moins prestigieuses... ce qui préserve leurs « *rappports de force et de pouvoir* [à l'encontre] *des femmes* » (p. 89).

Béatrice Damian-Gaillard étudie la figure du prince charmant dans les romans sentimentaux des collections Harlequin, véritable « *concentré de la vie sociale* »¹⁰. Le prince charmant doit « *être en mesure de tenir [son] rôle et [son] rang, [être] bon amant [...] autant de prescriptions indirectes faites aux hommes* » (p. 93). Suivant les collections (Azur, Audace, Horizon, etc.), son corps, sa stature, ses « *signes de pouvoir et de confiance en soi* » varient ; toujours il en impose par son regard, sa prestance physique, son assurance et son absence d'émotions hormis la colère. Cette masculinité romancée, archétypique, n'est pas dénuée de violences réelles ou symboliques où la figure du prédateur sexuel, bien qu'euphémisée, sourd à travers ses « *étreintes d'acier [...] son ton dur, presque cruel* ». Le viol est tout juste écarté de ces écrits où affleure la domination mas-

culine à toutes les pages, « *grâce* » au recours biologique : « *Elle sentait son sexe dressé contre ses fesses et se recula instinctivement vers lui.* » (p. 105) Érik Neveu souligne que « *la disqualification de masculinités intolérables peut aussi s'inscrire dans une façon de parler des classes dangereuses qui contourne précisément le lexique des classes* » (p. 112). Avec les relégations scolaires et professionnelles, les masculinités populaires sont en crise et se reconstituent « *autour du foot, de la boisson, des joints et de la musique* » (p. 128-129).

La seconde partie de l'ouvrage se focalise sur la traduction de textes anglo-saxons importants. Ainsi, Michael Messner rappelle, citant Farel, la lente ascension des analyses en termes de masculinités multiples. Une « *mystique masculine* » cantonne les hommes aux rôles de protecteurs et de pourvoyeurs de ressources et les laisse « *émotionnellement constipés* » (p. 152). Les mouvements d'hommes mobilisent, à travers le langage des rôles de sexe, des implications réactionnaires, antiféministes (p. 163-165) ; or, selon l'heureuse formule de Jack Sawyer¹¹, les « *caractéristiques humaines ne sont pas les provinces d'un sexe particulier* ».

¹⁰ Péquignot Bruno (1991). *La relation amoureuse. Analyse sociologique du roman sentimental moderne*. Paris, L'Harmattan, p. 191.

¹¹ Sawyer Jack (1970). "The Male Liberation Movement". A workshop presented at the Women's Liberation Teach-in, Northwestern University, 8 mars, p. 1.

Pour Eric Mankowski et Kenneth I. Maton, l'adaptation et la compréhension des contextes priment « *parce que la masculinité dominante, hégémonique (traditionnelle) ne peut être adoptée par les individus qui n'ont pas les ressources appropriées (argent, apparence)* » (p. 168). L'articulation délicate parfois entre « *le pouvoir des hommes et l'impuissance subjective* » renforce les violences sur soi et sur les autres (p. 173). L'agir humain combine des intérêts variés, contradictoires, une tension entre éléments structurels et issus de l'expérience où la domination peut se vivre comme oppression. Les consommations d'alcool et de stupéfiants participent, voire régulent, cette souffrance masculine.

La troisième partie éclaire les injonctions et le prix à payer de la masculinité. Nadine Lefaucheur et Stéphanie Mulot étudient, en Martinique, « *la forte injonction à la virilité, conquérante et agressive [...] et le rapport ambivalent à l'engagement conjugal et paternel qui en découle* » (p. 208). « *Le double standard réputation masculine/respectabilité féminine [engage à] jouer au gros coco* » (p. 209). La « *marginalisation mâle* »¹² ostracise les gays. L'intimité et la sensibilité masculines 'tabouées' renforcent la vulnérabilité des hommes incapables de se conformer aux

normes viriles. « *L'art de concilier la réputation, la respectabilité et la responsabilité (notamment vis-à-vis des enfants nés de plusieurs unions) semble maîtrisée par peu d'hommes* » (p. 225). L'individualité masculine est « *sacrifiée sur l'autel de la communauté des pairs* » (p. 226). Alexis Annes compare l'homosexualité masculine rurale entre des régions de France et des États-Unis. En l'absence de modèles d'identification, les mêmes stratégies évitent ici et là la figure stigmatisée de l'efféminé. La sexualité biologique légitime sans la questionner cette homosexualité. Se marier et avoir des enfants normalisent un peu plus cette stratégie d'invisibilisation dans le contexte contemporain plus ouvert à la différence d'orientation sexuelle. L'ambivalence des injonctions viriles apparaît au grand jour avec l'alcoolisation analysée par Ludovic Gaussot et Nicolas Palierne. Tenir l'alcool participe traditionnellement de la masculinité affirmée. Depuis quelques années, les identités de genre sont bouleversées. L'alcoolisation versus la sobriété selon Eriksen¹³ mobilise des symboles genrés où la femme gagne en indépendance et assurance, et l'homme en impuissance.

¹² Miller Errol (1991). *Men at Risk*. Kingston, Jamaica Publishing House.

¹³ Eriksen Sidsel (1999). "Alcohol as a Gender Symbol. Women and the Alcohol Question in Turn-of-the-Century Denmark". *Scandinavian Journal of History*, vol. 24, n° 1.

Enfin, selon Patrick Guiol *et al.*, « *l'examen des accidents du/au travail indique notamment que prendre des risques et ne pas prêter trop d'attention aux souffrances constituent une part inhérente de l'identité masculine conquérante, non vulnérable* » (p. 277). Si les femmes « *consomment toujours plus de médicaments [...], elles sont proportionnellement plus nombreuses à connaître un arrêt de travail [...], les accidents du travail concernent davantage les hommes* » (p. 281) qui, pour se montrer à la hauteur de cette virilité triomphante, en supportent les coûts.

Cette réflexion sur les coûts de la domination masculine est d'une grande qualité, mais elle n'aborde pas la guerre par exemple lorsque le sport n'est que brièvement mentionné. Ces deux institutions sont grandes pourvoyeuses de modèles masculins et des coûts afférents, une suite logique à cet ouvrage se dessine alors...

Stéphane Héas,

Université de Rennes 2,
Violences Identités Politiques & Sports
(VIP&S)

« Expertise psychiatrique et genre »

(2013). *Histoire, médecine et santé*, n° 3, juin, 136 p.

Depuis les années 1970, les féministes se sont intéressées aux liens complexes entre le genre et la folie. Des ouvrages aujourd'hui considérés comme des classiques de la littérature féministe :

Women and Madness de Phyllis Chesler (1972), *The Madwoman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination* de Sandra Gilbert & Susan Grubar (1979), ou encore *The Female Malady: Women, Madness, and English Culture, 1830-1980* d'Eliane Showalter (1985), se sont penchés sur l'utilisation du langage et de la folie dans la reproduction de la domination masculine. D'autre part, des historiens des lois, de la criminologie ou de la psychiatrie, ont étudié le rôle de l'expert psychiatrique (un homme) dans la déclaration de responsabilité ou d'irresponsabilité pénale des accusées (des femmes). Toutefois, comme le remarque très justement Sylvie Chaperon dans l'introduction de ce numéro spécial de la revue *Histoire, médecine et santé*, peu de recherches ont été dédiées à des intersections entre expertise psychiatrique et genre, notamment en France (une exception pourtant, les recherches de Cathy McClive sur le rôle des sages-femmes françaises comme expert-e-s auprès des tribunaux aux XVII^e et XVIII^e siècles). Les six articles du dossier « Expertise psychiatrique et genre » comblent ainsi un vide important.

Les femmes, remarque Sylvie Chaperon, ont été minoritaires dans les prisons, mais très majoritaires dans les asiles. Cette identification de la déviance féminine à la folie a reposé à la fois sur des croyances populaires et des